

ANDREÏ  
KOURKOV

Le cœur  
de Kiev



La grande saga  
ukrainienne



Une douce brise souffle sur Kiev, en ce mois d'avril 1919. Pourtant, l'époque est à l'anxiété, au danger et à la faim. La population est soumise aux décrets promulgués quotidiennement par le nouveau pouvoir bolchevique, que le jeune Samson, membre de la milice, est chargé de faire respecter. Mais celui interdisant tout commerce de viande a du mal à passer. Difficile de résister à des pirojki aux abats vendus sous le manteau au Marché juif quand le régime quotidien se compose de fade gruau d'avoine ! Samson ne le sait que trop bien. Difficile aussi de se promener fièrement au bras de sa tendre amie sans se faire remarquer par les agents de la Tchéka. Sans parler des risques qu'il y a à errer, la nuit, aux abords de la gare où règnent les agents sans scrupules de la puissante direction des chemins de fer...

**ANDREÏ KOURKOV**, l'un des plus célèbres écrivains ukrainiens, est né en Russie en 1961 et vit à Kiev. Depuis la publication de son roman *Le Pingouin* jusqu'à aujourd'hui avec le succès des *Abeilles grises* (Prix Médicis étranger 2022), il s'impose comme une figure incontournable sur la scène littéraire internationale.

« Les couleurs d'une fresque sociale en temps de guerre. » *Le Figaro littéraire*

« Kourkov déploie son sens de l'intrigue, campe des personnages attachants et surtout manie l'ironie comme si elle était la politesse du désespoir. » *Le Soir*

« Un roman triste et doux, qui écrit l'actualité de l'Ukraine à hauteur d'homme. » *Le Point*

Andrei Kourkov

# Le cœur de Kiev

*Traduit du russe (Ukraine)  
par Paul Lequesne*

LIANA LEVI  piccolo



*L'auteur exprime sa sincère reconnaissance,  
pour leurs remarques et leurs conseils,  
à Iouri Lyssenko et Paul Lequesne.  
Ainsi qu'à Alexandre et Tatiana Markov qui l'ont  
convaincu de se pencher plus attentivement sur les événements  
survenus à Kiev et en Ukraine dans les années 1919-1920.*



## Si vous n'avez pas lu *L'Oreille de Kiev*

Kiev, mars 1919. La ville est tombée aux mains des bolcheviks depuis un mois et le nouveau pouvoir s'y met en place tant bien que mal alors que la guerre civile fait rage dans la région. Samson, jeune étudiant, se retrouve du jour au lendemain orphelin après avoir perdu son père et son oreille droite sous le sabre d'un cosaque. Bientôt, il découvre que son oreille amputée continue d'entendre, même à distance, et il saura s'en servir à bon escient... Pour adoucir sa solitude, la concierge de son immeuble lui présente une jeune femme, Nadejda, employée au tout nouveau service des statistiques, qui ne le laisse pas indifférent. Par ailleurs, on lui impose comme locataires deux jeunes soldats de l'Armée rouge. Ces derniers s'avéreront être des voleurs à la solde d'un certain Jacobson, un Belge obèse atteint d'une grave maladie osseuse, à la recherche d'objets en argent massif à faire fondre pour remplacer ses os. Enrôlé dans la milice, affublé d'un prêtre défroqué comme acolyte, Samson est chargé par le commissaire Naïden de résoudre une affaire de vol. Une enquête qui, grâce à son oreille, le conduira à démanteler un puissant réseau.





## Chapitre 1

L'air, en ce début de soirée d'avril, était empli des voix étouffées des passants. Des bribes de mots et de phrases se mêlaient sous la brise légère en un plaisant et harmonieux brouhaha. Comme toute musique de la nature et de la vie humaine, on ne pouvait l'absorber que par les oreilles. Et ce « breuvage » avait un goût léger.

Samson marchait à la droite de son camarade. Le conduit auditif de son oreille coupée captait tous les bruits du monde. Il se surprenait parfois à penser que certains sons lui arrivant de la droite étaient totalement inaudibles pour son oreille gauche. Et il n'en était pas malheureux, à dire vrai. Au contraire même, il s'en réjouissait, car tout ce qu'il entendait ainsi lui paraissait plus vrai.

« Il règne maintenant chez nous une telle pagaille que mon nouveau locataire, quand il a bu, se trompe de porte et cherche à forcer la mienne », entendit Samson de son oreille gauche, au moment où Kholodny et lui arrivaient à la hauteur de deux jeunes femmes qui, à en juger par leur démarche, se promenaient là sans but.

La voix lui paraissant plaisante, Samson tourna la tête et vit une brune aux cheveux soigneusement lissés, dont la bouche s'éclairait par instant de l'éclat d'une dent en or.

Les deux compagnons avaient terminé leur service et se hâtaient d'aller boire une bière. Le jeudi qui s'achevait n'avait l'intention de laisser aucun souvenir de lui. Naïden avait seulement réclamé, pour la cinquième ou sixième fois, à Samson de débarrasser son bureau du mannequin habillé du costume de Jacobson, affirmant que celui-ci absorbait l'humidité pour la restituer sous forme de toux grippale aux employés du commissariat. Naïden toussait en effet, mais Samson, installé à une demi-toise du mannequin, était toujours en pleine santé. S'il souffrait de quelque chose, c'était uniquement de deux blessures par balle en voie de cicatrisation, mais même celles-ci semblaient indifférentes au phénomène observé par le chef, bien qu'au sortir de l'hôpital la sévère princesse-chirurgienne Vera Ignatievna eût recommandé à Samson, en guise d'adieu : « Fuyez l'humidité ! Gardez-vous au chaud et au sec ! » D'ailleurs, qu'on le veuille ou non, mannequin et costume étaient à présent propriétés de l'État. Le conservateur en chef des pièces à conviction, le moustachu Vassyl au nez pointu, refusait néanmoins de les prendre dans son magasin. « L'affaire est close, et je n'en ai aucun besoin ici ! disait-il. Passe ce truc à l'étuve pour tuer les puces, et emporte-le chez toi ! Il te servira de portemanteau. »

« Je n'aime guère cette idée de monument à Judas l'Isariote, déclara Kholodny en secouant la tête avant de se tourner vers son compagnon, désireux d'entendre son avis.

– Oui, c'est un peu étrange, acquiesça Samson. Un monument à un suicidé ? On élève des monuments au zèle, à l'exploit ! Où réside l'exploit de Judas ? »

Sur quoi il haussa les épaules.

« Eh bien, il a rendu les deniers aux grands-prêtres ! suggéra Serguy Kholodny, poursuivant sa réflexion.

– Mais ensuite, il s'est pendu, ajouta Samson. Il a trahi, s'est repenti, puis s'est donné la mort... Il n'y a aucun exploit là-dedans, ni sacrifice pour une idée. »

À ce moment-là, tout près, une voix d'homme rude et sifflante débita comme une mitraille : « L'enfoiré, retiens-le ! Vanioukha ! Tire ! » et plusieurs coups de fusil éclatèrent dans leur dos, au moins cinq ou six. Leur écho roula sur la chaussée pavée, mais fut aussitôt assourdi par le martèlement de pieds des passants qui s'égaillaient à toutes jambes. Sous les yeux de Samson et Kholodny, arrêtés dans leur marche en pleine conversation, l'écho continua sa course, telle la roue détachée d'une calèche, et à sa suite, clopinant et sautillant bizarrement, déboula un chien tenant dans sa gueule un objet blanc, un os peut-être, et dont les pattes arrière rattrapèrent soudain celles de devant, de sorte qu'il s'effondra sur le flanc. Deux soldats de l'Armée rouge le rejoignirent alors, armés de fusils. L'un, jurant à pleine voix, transperça de sa baïonnette le corps du chien déjà inerte, tandis que le second se campait simplement à côté, le souffle court, comme s'il avait couru pendant une verste. Le premier retira sa lame d'entre les côtes de l'animal pour la planter dans la pièce de lard encore serrée entre ses crocs.

Kholodny et Samson, immobiles, observaient le spectacle. D'autres passants qui, effrayés, s'étaient collés contre les murs des maisons, se rapprochèrent. Ils n'avaient plus rien à craindre des bolcheviks ce soir-là : le chien avait payé de sa vie leur tranquillité. Le soldat essayait toujours vainement de dégager le morceau de graisse de la gueule de l'animal.

« Ah ! L'enfoiré ! » éructa-t-il, avant de se tourner vers son camarade : « Eh bien, aide-moi donc, reste pas planté là ! »

L'autre introduisit avec précision sa baïonnette dans l'étroit interstice de la mâchoire et leva les yeux sur Kholodny.

« Eh ! pose ta botte sur sa gueule ! » réclama-t-il.

Kholodny s'avança d'un pas et de son pied pressa la tête du chien contre le pavé. Après quoi le soldat inclina brutalement son arme, comme un levier d'aiguillage de voie ferrée, et un craquement se produisit. La pièce de lard, libérée, s'éleva victorieusement, embrochée sur la baïonnette. À l'endroit où la lame la transperçait, elle était rouge de sang.

« Allons-y ! » lança le second soldat au premier, en jetant un regard anxieux autour de lui, visiblement mal à l'aise devant la foule de curieux rassemblés.

Son compagnon, lui aussi l'air inquiet, considéra Samson et Kholodny, vêtus de vestes de cuir. Il remit son arme à l'épaule, la baïonnette toujours ornée du morceau de lard.

Puis tous deux s'en furent d'un pas vif par où ils étaient venus, quand ils poursuivaient le chien.

« Je ne comprends pas non plus pourquoi ce monument à Judas, dit Samson, revenant à la conversation interrompue. C'est bien une sorte de traître ! “Celui auquel je donnerai un baiser, c'est lui, saisissez-le !”

– Oui, bien sûr, c'est un traître ! concéda Kholodny de bonne grâce. Mais pour une raison que j'ignore, le camarade Trotski le tient pour un révolutionnaire, un insurgé qui se serait révolté contre la dictature de la religion.

– D'après le camarade Trotski les révolutionnaires seraient donc des traîtres ?

– Traîtres au monde du passé, opina Kholodny. C'est au fond assez vrai. Pour créer un monde nouveau, il faut trahir l'ancien... Autrement dit, sans le secours des traîtres, impossible de réformer le monde pour le rendre meilleur.

– Mais peu importe ! Quoi que tu puisses dire, il a d'abord suivi Jésus, non ? Par aveuglement de l'esprit ?

– Il cherchait quelqu'un à suivre ! Il avait en lui une soif de révolution. Il a pu penser que Jésus lui-même était un révolutionnaire et un adversaire du monde du passé, répondit Kholodny, poursuivant son raisonnement. Mais quand il a vu que le Seigneur l'entraînait sur un autre chemin, il l'a stoppé. Autrement dit, Judas serait le représentant d'un peuple trompé, d'une classe déçue. Pas vrai ? »

Absorbé par ses réflexions, Kholodny se mordit la lèvre inférieure, point trop convaincu lui-même.

« C'est sa mère la coupable, déclara soudain Samson d'un ton résolu, comme s'il venait de comprendre un détail important. En hébreu, Judas signifie "qui loue le Seigneur". Sa mère l'avait nommé ainsi avant la venue de Jésus. C'est pourquoi il l'a suivi. Puis il a renié Jésus et s'est renié lui-même. Se suicider, n'est-ce pas, c'est renoncer volontairement à continuer de vivre. »

Kholodny opina avec gravité.

« Mais d'où sais-tu l'hébreu ?

– Je ne le sais pas. C'est un souvenir du lycée : on avait étudié les noms bibliques... »

À la brasserie, ils prirent chacun un verre de Kabinetnoïé, et s'installèrent à une table sale. À cette heure-là, il n'y en avait plus d'autres.

Samson avala une gorgée de bière brune et sentit sur sa langue un arrière-goût douceâtre de sang. Comme dans son enfance, le jour où un gosse, lors d'une bagarre, lui avait fendu la lèvre. Une agréable amertume lui emplît la bouche. La tête se mit à lui tourner un peu, mais il savait que c'était son imagination qui avançait la réalité. Pour avoir la tête qui tournât vraiment, il fallait vider trois verres. La Kabinetnoïé d'avant la révolution était moins forte, rien à voir avec celle d'aujourd'hui. Aujourd'hui on la fabriquait de manière différente, de manière nouvelle.

«On nous a envoyé un tchékiste en renfort, pour remplacer Passetchny, déclara Kholodny d'une voix traînante, en pourléchant ses grosses lèvres. Il s'appelle Abiazov, un gars malingre, la figure aiguisée comme un rasoir, moche !

– Il tire bien ? s'enquit Samson.

– Sans doute, supposa Kholodny. On dit que là-bas on leur exerce l'œil et la main sur des cibles vivantes. Naïden a parlé avec lui pendant deux heures aujourd'hui. Vassyl leur a porté plusieurs dossiers. Nous verrons ! »

Les réverbères du Krechtchatik brillaient derrière la vitre. On entendait parfois résonner les sabots d'un cheval – calèche ou briska. Un tramway passait, tel le lanternon éclairé d'une église errant à l'horizontale.

«Bizarre, je meurs de faim», grommela Kholodny en considérant son verre vide. Il releva la tête, puis la main qu'aussitôt il agita : «Une autre Kabinetnoïé ! » cria-t-il.

Quand le garçon vint apporter la bière, il l'interrogea sur ce qu'il était possible de manger.

«Nous avons des tartines : au lard, aux concombres salés et aux sprats, répondit le serveur.

– Aux sprats et aux concombres, deux de chaque !  
lui dit Kholodny. Le lard, ce n'est pas la peine.

– Vous en auriez au lard saignant ? s'enquit Samson.

– Pourquoi saignant ? s'exclama l'autre, surpris.  
Nous avons aujourd'hui de la poitrine et de la bardière !  
Et nous tartinons notre pain de moutarde française.

– Alors, deux au lard de poitrine, commanda Samson.

– En ce cas deux pour moi aussi ! » intervint Kholodny après avoir posé un regard pensif sur son camarade.

« Tu sais, reprit-il quand le serveur se fut éloigné, avant, je n'aurais jamais cru possible de démolir le monde si facilement. Et que les débris de l'ancien monde continuent néanmoins de vivre et de jouer au soldat.

– Eh bien, ce doit être que le monde n'est pas démoli, il a seulement changé. Une montre cassée n'indique pas l'heure. »

Kholodny tira de sa poche une montre au bout d'une chaîne, ouvrit le couvercle du cadran, observa les aiguilles.

« Oui, dit-il. Justement l'horloger me l'a réparée hier. Je l'avais laissée tomber et elle s'était arrêtée. Il me l'a réparée, ce binoclard, mais il n'a pas voulu être payé. Il a dit que ma confiance était pour lui plus importante que l'argent.

– Il a raison. » Samson soupira et acheva sa bière.  
« La confiance compte plus que l'argent.

– Non, il n'a pas raison ! protesta Kholodny. Il n'y a pas loin de la confiance à la foi. Tout ce qui est lié à la foi conduit à l'erreur. Si l'horloger hier n'a pas gagné son pain, il s'est forcément souvenu de moi et a dû me

maudire. Depuis son lever, il croyait sans doute gagner suffisamment. Or moi je ne lui ai rien apporté de bon, alors que lui m'a rendu service. À ses dépens, pour ainsi dire ! Judas croyait en Jésus et lui faisait confiance alors que Jésus n'avait rien fait pour lui. En outre, Judas était malade du ventre, or le mot ventre, en vieux russe, désigne aussi la vie. Autrement dit, c'est de la vie qu'il était malade, il souffrait. Et c'est pour cette raison qu'il a accepté les trente deniers. Puis il a regretté son acte et, comme tu dis, il s'est suicidé. S'il avait tué quelqu'un, il serait devenu un révolutionnaire. Mais de fait, il s'est contenté de se tuer lui-même. Par conséquent il ne l'est pas devenu. Tu as raison, Samson. Il ne mérite pas un monument ! »

Sur la table atterrit une grande assiette de bois chargée de tartines. D'épaisses tranches de pain servaient de lit à du lard généreusement enduit de moutarde, à de sombres rondelles vertes de concombre et à des sprats en conserve, humides et brillants.

## Chapitre 2

Avant de refermer derrière elle la porte de sa chambre, Nadejda jeta un nouveau coup d'œil à Samson qui venait de rentrer, fatigué et parfumé d'une odeur de sprat en saumure et de bière. C'était un regard critique, comme celui d'une épouse à un mari noceur, mais elle corrigea aussitôt l'expression de ses yeux, se rappelant sans doute qu'elle n'était pas sa femme mais sa locataire, et également décidée à ne pas remettre au lendemain matin la question qui lui était venue plus tôt.



« Nous avons beaucoup de bois à la cave ? demanda-t-elle d'une voix prudente.

– Suffisamment, répondit Samson, nullement étonné par la question, en plongeant les yeux dans ceux de la jeune fille avec un sentiment de culpabilité facile à deviner. Tu as froid ? Je vais en chercher pour remplir le poêle ?

– Non ! Que dis-tu là ? Je veux parler d'autre chose. Maroussia a apporté des vêtements au travail. À échanger. Elle a une belle robe de jardin, sans manches, verte à fleurs jaunes. Elle en demande trois sacs de bois. Alors voilà, je m'étais dit...

– Et tu l'as essayée ? Elle te va bien ?

– Oui, comme un gant ! Et parfaite pour l'été ! Or on y est presque...

– Dans ce cas, bien sûr ! On peut faire l'échange, assura Samson. Quelqu'un passera prendre le bois ?

– Non, il faudrait le lui porter, elle loge par ici, dans le quartier.

– Le lui porter ? réfléchit Samson à haute voix. Trois sacs ? J'emprunterai un chariot et je les livrerai. Quelle est son adresse ?

– Je te la donnerai demain », répondit Nadejda.

Elle sourit, posa un baiser sur sa joue, puis disparut derrière la porte de ses appartements.

Durant la nuit, Samson se faufila à pas de loup dans l'ancienne chambre de ses parents où elle dormait et glissa sous l'oreiller inoccupé la boîte de bonbons en fer-blanc. De retour dans son lit, sans plus exercer aucun effort, il écouta la douce respiration de Nadejda et s'imagina, un genou à terre, lui offrir sa main et son cœur. Elle l'espérait sans doute, et devait se demander pourquoi il ne lui avait pas encore proposé de vivre

ensemble, comme mari et femme. Elle avait dit : « Nous avons encore beaucoup de bois ? » Nous ! Pas lui, ni les habitants de l'immeuble, mais nous !

Ces douces et somnolentes réflexions furent interrompues par un sommeil profond comme un trou d'eau peuplé de silures. Un sommeil qui entraîna le jeune homme dans ses tréfonds avec autant de force qu'un poisson de trois cents livres peut en déployer pour faire choir un pêcheur trop avide dans le gouffre de l'onde et l'entraîner vers sa perte. À la surface du sommeil, il ne resta que la respiration chaude et régulière de Nadejda, espionnée par l'oreille celée dans la boîte en fer-blanc, oreille détachée, certes, de son propriétaire, mais seulement physiquement.

Nikanor Abiazov, en effet, avec sa silhouette malingre ressemblait de dos à un gamin de quinze ans. Petit, légèrement voûté, il avait l'air de constamment hésiter et dans son discours et dans ses gestes. Peut-être jouait-il la prudence, ou peut-être avait-il hérité cette bizarrerie d'une commotion reçue à la guerre.

Ainsi, lors des présentations dans le bureau de Naïden, Abiazov marqua-t-il une hésitation avant de tendre la main à Samson, assez longtemps pour que ce dernier eût le temps de jeter un regard interrogateur à son chef. Mais celui-ci à ce moment s'était absorbé en lui-même et il ne vit pas la question qu'exprimaient les yeux du jeune homme. Abiazov, cependant, se décida enfin à serrer la main qu'on lui tendait et prononça une suite de mots indistincts.

« Comment ? demanda Samson.

– Quelle expérience du combat avez-vous ? répéta Abiazov de manière plus intelligible.

– Seulement celle d’ici, en service. Je n’ai pas fait la guerre.

– Je vois ! dit le tchékiste, avant de lâcher la main de Samson. Eh bien soit, nous allons travailler ensemble », ajouta-t-il d’un ton assuré.

Il s’apprêtait à quitter le bureau mais la porte s’ouvrit avant même qu’il eût appuyé sur la poignée.

« Ils nous ont encore balancé des plaintes ! Une estafette est arrivée et a laissé ça, comme si on n’en avait pas assez ! » cria presque Vassyl, indigné, tandis qu’il entrait en brandissant une liasse de feuilles manuscrites.

Il fourra le paquet entre les mains de Naïden.

« Puis-je me retirer ? demanda Abiazov à la mode militaire.

– Attends ! » lui répondit Naïden sans détacher les yeux des papiers qu’il venait de recevoir.

Samson était resté lui aussi. Il observait le visage courroucé de Vassyl. Celui-ci était rarement de mauvaise humeur, et c’était bien la première fois que Samson le voyait dans un tel état d’indignation.

« Il n’y a là que des affaires sans importance, sur lesquelles nous n’allons pas perdre de temps, déclara Naïden en feuilletant les papiers. Il y a juste ça, qu’il faudrait vérifier ! » Il tira un feuillet de la liasse et après avoir jeté un coup d’œil à Samson et à Abiazov, le tendit au premier. « Allez-y à deux, et tirez la chose au clair !

– Et qui de nous deux prendra le commandement ? » s’enquit Abiazov d’un ton sec.

Naïden de nouveau évalua du regard ses subordonnés, puis il soupira et pointa l’index sur Abiazov. Celui-ci esquissa un sourire de glace, sans desserrer ses minces lèvres pâles. Des yeux, il réclama à Samson la feuille couverte d’écriture.

« Vous pouvez disposer ! » leur dit Naïden en leur ouvrant la porte du bureau, visiblement désireux de s'entretenir avec Vassyl.

« Tu l'as fait confectionner pour toi ? »

À peine entré dans le bureau de Samson, Abiazov s'était approché du mannequin et palpait l'étoffe du costume.

« Non, c'est une pièce à conviction pour une affaire. Qu'y a-t-il là-dedans ? »

Samson désignait la feuille de papier qu'il n'avait pas eu le temps de lire.

Abiazov s'installa dans un fauteuil. Ses lèvres minces remuèrent sans bruit, tandis qu'il parcourait le document des yeux.

« Un meurtre. Une affaire pénale, déclara-t-il au bout d'une minute d'un ton négligent, comme si ce type de crime n'éveillait chez lui aucun intérêt particulier. Mais il faut y aller. Notre chef l'a dit !

– Où est-ce ?

– À Pouchtcha-Voditsa, 60, rue Nekrassov, une remise.

– Une remise ? Le meurtre a été commis dans une remise ?

– Ça réclame d'être élucidé. »

Abiazov, ayant visiblement la flemme de résumer le contenu du document, tendit celui-ci à Samson et de nouveau fixa le mannequin et la veste qui l'habillait.

Samson approcha la déposition de ses yeux. L'écriture était soignée et se laissait lire facilement. Un certain Elkin N. V. déclarait avoir observé un filet de sang frais au pied d'une des remises de la maison sise

au 60 rue Nekrassov, ce qui avait aussitôt suscité chez lui des soupçons sans équivoque.

La porte grinça brutalement et s'ouvrit en grand, empêchant Samson d'achever sa lecture. Naïden entra dans le bureau et posa en premier lieu un regard sarcastique sur le mannequin, mais il renonça cette fois-ci à tarabuster son subordonné à ce sujet, et se contenta de remettre à Abiazov deux papiers portant le tampon du commissariat.

« Pour le fiacre ! dit-il. Et dites à ces imbéciles de cochers qu'ils doivent venir ici réclamer à Vassyl le prix de la course en échange des coupons, et non les fourguer au marché en guise de monnaie.

– Quoi, Vassyl pourra leur verser la somme ? demanda Samson, incrédule.

– Et comment ! Il n'y manquera pas. Avant, on n'avait pas d'argent pour ça, mais on avait des coupons. À présent on a les deux ! »

Naïden cligna les paupières et de nouveau lorgna vers le costume de Jacobson.

« Donne ce bon Dieu d'épouvantail à Vassyl, qu'il lui trouve une place dans le débarras. Autrement tu auras assez d'humidité ici pour choper deux tuberculoses. »

Samson hocha la tête machinalement. Mais quand Naïden fut parti, il poussa un profond soupir.

« Tu ne t'entends pas bien avec lui ? lui demanda Abiazov.

– Comment ça ? Bien sûr que si, lui assura Samson. Il a le nez sensible, il attrape un rhume pour un rien. C'est pourquoi il voit de l'humidité partout. »

Le cocher qui les conduisit à Pouchtcha-Voditsa refusa tout net de prendre les coupons tamponnés et

réclama de l'argent, du vrai, qu'il soit émis par l'ancien régime, le gouvernement provisoire ou le nouveau, soviétique.

« Si vous m'aviez d'abord dit que vous me paieriez en monnaie de singe, par ma foi, je ne vous aurais pas pris.

– Mais je vous en fais serment ! répondit Samson dans l'espoir de le convaincre. Les coupons sont échangeables contre de l'argent. Il y a même un tarif établi selon la longueur de la course.

– Établi où ça ?

– Au commissariat. Mais si vous attendez un peu... nous n'en avons pas pour longtemps, nous rentrons tout de suite après, vous toucherez pour les deux trajets. »

Le cocher toisa Samson comme s'il avait affaire à un gamin. Il gratta sa joue envahie de barbe, de sorte que son attitude se fit encore plus méprisante. Mais quand il se tourna vers Abiazov, il abaissa la main, et Samson comprit alors que l'homme éprouvait davantage de respect pour le tchékiste taciturne.

« Et vous, qu'en dites-vous, citoyen chef ? »

Abiazov parut flatté que le cocher eût reconnu tout de suite qu'il était celui des deux qui commandait.

« Il dit vrai ! Attends-nous, et une fois rentrés, on te réglera les deux courses », répondit-il avec un sourire peu amène.

Le cocher arrangea son pardessus et tout ce qui se trouvait dessous pour lui tenir chaud, puis resserra sa ceinture.

« Eh bien, c'est entendu, dit-il. Je vais attendre. »

Le portillon de la cour n'était pas fermé à clef. Abiazov le poussa et ils entrèrent. La maison, en bois,

volets ouverts, se trouvait au fond, mais sur la gauche, le long de la palissade, trois constructions en planches tournaient le dos à la rue.

Tout en observant le tchékiste, Samson tendit l'oreille. Un coucou chantait à proximité. Le vent balançait la cime des pins dans un bourdonnement qui contribuait lui aussi à emplir, à enrichir l'espace sonore. Abiazov, courbé en avant, examina le sol devant les deux premières remises, puis passa à la troisième où les abords de l'entrée avaient été saupoudrés de sable jaune. Il frotta le sol de la pointe de sa botte, se pencha un instant et tourna la tête vers Samson. Ses yeux brillaient soudain d'excitation. Il se redressa et tira sur sa veste de cuir.

« C'est là ! » dit-il en tendant la main vers une tache sombre que le sable, un peu plus tôt, dissimulait.

Il empoigna le cadenas et le secoua pour vérifier s'il avait la force de l'arracher en même temps que les anneaux dans lesquels son arceau était passé.

Il comprit à l'évidence qu'il n'y parviendrait pas, et se tourna vers la maison.

Les marches de bois d'un perron conduisaient à une porte peinte couleur de brique.

« Frappe ! » ordonna Abiazov.

Samson cogna trois fois du poing.

« Bravo ! approuva le tchékiste. C'est la bonne manière. D'abord effrayer les suspects ! Une fois effrayés, ils sont tout de suite plus loquaces. »

On entendit des pas résonner derrière le vantail, puis deux verrous métalliques grincer, libérant la porte. Un homme parut dans l'embrasure, visage d'instituteur, lunettes et courte barbe en pointe, et se figea en voyant les deux individus en veste de cuir, revolver au

côté. Son pantalon noir avait besoin d'un coup de fer, et sa veste en piqué molletonné révélait que la maison n'était pas chauffée. Au reste, il n'y avait nulle trace de charbon dans la cour, pas plus qu'on ne voyait de marques de piétinement entre la demeure et aucune des remises où l'on aurait pu entreposer du bois.

« Nom de famille ? demanda Abiazov à brûle-pourpoint.

– Chpakevitch. Mais que se passe-t-il ?

– On vous accuse de meurtre ! lui asséna le tchékiste.

– Quoi ? Qui m'accuse ? Quel meurtre ? » La voix de l'homme avait tremblé. Il se tourna aussitôt vers l'intérieur de la maison et cria : « Katia, sors ! Il y a eu un meurtre ici, paraît-il ! »

Derrière lui surgit une tête de femme aux cheveux bouclés, à la large face plantée de gros yeux un peu globuleux capables de lancer aisément tonnerre et éclairs.

« Qui c'est ceux-là ? » brailla-t-elle.

– La milice soviétique des ouvriers et des paysans ! répondit Abiazov en détachant nettement chaque mot. Sortez ! Venez ouvrir la remise.

– Quelle remise encore ? s'enquit la femme d'un ton mauvais, en repoussant l'homme derrière elle.

– Celle devant laquelle du sang a été répandu », expliqua calmement Abiazov.

Samson ne goûtait guère le rôle de témoin silencieux de la conversation, mais devant Abiazov, plus exactement en sa présence, il se sentait mal à l'aise. Il émanait de lui comme une onde de domination fort déplaisante. Ce n'était pas sans raison que Naïden l'avait désigné pour commander leur équipe.

« Je vais ouvrir ! »



La femme enfila un long manteau gris, décrocha un trousseau de clefs d'un clou planté dans le mur et sortit sur le perron.

Elle s'arrêta devant la troisième remise et baissa les yeux sur la tache sombre que la couche de sable ne dissimulait plus. Elle racla le sol de son soulier pour masquer de nouveau ce qui avait tant éveillé l'intérêt d'Abiazov.

Le cadenas cliqueta et s'affaissa d'un côté. Elle l'ôta des anneaux et ouvrit toute grande la porte de bois.

« Eh bien allez-y, cherchez votre cadavre ! » lança-t-elle d'un ton de défi.

Abiazov entra le premier, suivi par Samson. L'intérieur était vide, mais la porte laissait entrer assez de lumière pour qu'on pût distinguer sur le sol de terre battue d'autres taches noirâtres vaguement saupoudrées de sable.

« D'où vient ce sang ? »

Abiazov désignait les taches du doigt.

« Et où avez-vous vu qu'on pouvait tuer le cochon sans qu'il saigne ? »

Samson poussa un soupir de soulagement. Il lui était clair à présent qu'aucun meurtre n'avait été commis ici. Ils allaient pouvoir faire demi-tour et retrouver le cocher qui les attendait dans la rue.

« Vous avez tué un cochon ? demanda Abiazov sans hâte. Votre cochon ? »

– Non, d'où c'est qu'on le sortirait ? Celui d'un voisin. Il nous l'a demandé.

– Et qu'avez-vous fait de la viande ? insista le tchékiste.

– Il l'a prise.

– Mais il vous a payés ?

– Et comment ! Pourquoi qu'on irait besogner pour rien !

– Combien vous a-t-il payés ?

– Dix livres de sel.

– Bon, on peut rentrer à présent, non ? intervint Samson qui en outre avait envie d'aller aux toilettes.

– Si on rentre, l'un d'eux doit venir avec nous, pour complément d'enquête, répliqua Abiazov.

– Enquête sur quoi ? demanda la femme.

– Abattage illégal de bétail et infraction au décret de la Comrespappro portant sur l'interdiction de tout commerce particulier de viande, martela le tchékiste.

– Jamais entendu parler de ça ! » Pour la première fois la voix de la femme trahissait un doute, mais elle n'en restait pas moins agressive et déplaisante. « Mais bon, nous, on n'a fait commerce de rien !

– Nous tirerons ça au clair ! Rassemblez vos affaires, vous allez venir avec nous, vous parlerez au commissariat. Ou bien votre mari veut-il venir à votre place ? Pour tout expliquer sans hurlements ?

– Oui, c'est lui qui va y aller ! » piailla-t-elle avant de serrer ses lèvres peintes d'un air mécontent.

Elle courut à la maison et depuis le seuil cria à l'intérieur :

« Ivan ! Sors, tu pars avec eux ! »

Le mari apparut, la mine effarée, les lunettes chaussées à la hâte, de travers sur le nez.

« Où dois-je aller ?

– Mais en ville, chez eux ! Vous allez bien me le rendre, non ? demanda la femme en se tournant vers les représentants de la milice.

– Je n'en sais rien, répondit Abiazov avec un haussement d'épaules. Cela dépend de ce qu'il nous racontera. »

Leur prisonnier, à moitié mort de peur, serré entre eux deux sur la banquette de la voiture, Samson et Abiazov subissaient les cahots de la chaussée pavée.

Le tchékiste se pencha en avant et dit :

« Tu procèderas à l'interrogatoire et noteras bien tout. Moi j'ai encore des affaires à régler. »

Samson s'inclina à son tour, regarda son compagnon et hocha la tête. D'étranges pensées tournaient dans son esprit. Lui-même n'avait jamais entendu parler de cette interdiction pour les particuliers de faire commerce de viande, en outre il n'était pas question de commerce ici, mais juste d'un porc égorgé.

« Mais sur quoi l'interroger ? Il n'a rien vendu, il a seulement tué un cochon.

– Là où l'on tue un cochon, il y a tout de suite commerce de viande, lui répondit Abiazov. Où as-tu vu qu'on donnait la viande pour rien ? ! Il faut juste éclaircir qui l'a vendue, pour combien et à qui. Il te confessera tout de lui-même. »

Le tchékiste tourna son regard acerbe sur le prisonnier livide qui faisait mine de sommeiller, mais dont le visage tendu et attentif trahissait la feinte et la peur.

### Chapitre 3

Le procès-verbal d'interrogatoire du villageois terrorisé Ivan Chpakevitch n'occupait qu'une demi-feuille de papier. L'homme avait indiqué l'adresse de l'individu qui lui avait amené la bête à abattre, un certain Briskine, et avoué également avoir déjà égorgé à sa demande quatre autres porcs, ce pour quoi il avait touché en paiement une cinquantaine de livres de

sel en tout et pour tout. Il avait ensuite échangé le sel au Marché juif contre du millet et de la farine. Il avait encore gardé pour lui, pour chaque cochon tué, cinq livres de lard dont cependant il ne restait rien chez eux. Le couple en avait consommé une partie et échangé le reste contre un coupon d'étoffe de laine avec lequel la femme prévoyait de se confectionner une robe d'hiver.

À l'issue de l'interrogatoire, Samson fit signer à Chpakevitch une interdiction de quitter Kiev, après quoi il le laissa partir tandis que lui-même allait trouver Naïden, le procès-verbal à la main.

«Aucun intérêt, dit-il en tendant le document à son supérieur. On peut refermer le dossier et le donner aux archives. Est-ce un crime que d'abattre le porc de son voisin ? »

Naïden prit la feuille dans ses mains et la lut avec attention.

«Oui, Abiazov m'a déjà exposé le cas en détail, répondit-il avec une grimace. Impossible de classer l'affaire... Infraction à un décret de la Comrespappro...

– Mais, c'est quoi, cette Comrespappro ? On n'a reçu aucun document de leur part.

– Toi, tu n'en as pas reçu. Parce que ce n'est pas toi le patron ici. Mais moi, oui. Seulement je n'en ai pas pris connaissance à temps. La Comrespappro, c'est la Commission régionale spéciale pour l'approvisionnement en vivres. Tu comprends ? Spéciale ! C'est comme un ministère de l'alimentation ! Les temps sont à la famine. Il faut nourrir l'armée et aussi les travailleurs. Abiazov, en tant que tchékiste, flaire tout de suite quand une affaire est sérieuse et quand elle ne l'est pas... »

À l'intonation de sa voix, Samson comprit que son chef n'appréciait guère Abiazov et manifestait clairement de la prudence.

« Alors quoi ? On va chercher ce Briskine ? » demanda-t-il à contrecœur.

Naïden resta un instant silencieux,

« Oui, soupira-t-il enfin. Prends une voiture, arrête-le pour spéculation sur la viande. On avisera ensuite.

– Je peux emmener Kholodny avec moi ? »

Naïden acquiesça de la tête.

Le même cocher qui les avait conduits le matin à Pouchtcha-Voditsa se trouvait garé en face du commissariat, comme s'il savait qu'une autre course l'attendait. Vassyl l'avait payé rubis sur l'ongle bien que la mort dans l'âme, en sorte que la milice des ouvriers et des paysans avait gagné ce jour-là la confiance d'au moins un propriétaire de fiacre.

Kholodny se montra heureux de cette balade à travers la ville, qui plus est en compagnie de Samson pour lequel il nourrissait à l'évidence des sentiments amicaux.

« Et alors, comment tu le trouves ? demanda-t-il à propos d'Abiazov, tout en regardant les maisons du boulevard Bibikov défiler lentement, au rythme des roues heurtant le pavé.

– Sec, épineux », répondit Samson.

Soudain son attention fut happée par un détail, il se retourna et aperçut Chpakevitch libéré une heure plus tôt du commissariat qui marchait au bord de la chaussée.

« Halte ! », cria Samson au cocher. Puis il se campa sur le marchepied et la voiture aussitôt se pencha sur la

droite. « Venez ici ! » lança-t-il à l'homme qui déjà l'avait remarqué.

Celui-ci accourut, bien que son visage exprimât un trouble et une frayeur extrêmes. Peut-être cette expression ne l'avait-elle pas quitté depuis son interrogatoire. Samson se poussa contre Kholodny, pour faire place à Chpakevitch.

« Nous allons justement à Pouchtcha, nous vous déposerons.

– À Pouchtcha ? Mais pourquoi ? demanda Chpakevitch, interloqué.

– Pour arrêter Briskine.

– Surtout, ne lui dites pas que c'est moi qui vous ai parlé de lui !

– Et comment ne pas lui dire ? Vous êtes impliqués dans la même affaire ! » répondit Samson, sincèrement étonné. Il se tourna vers Kholodny : « Tu as entendu ? »

Son compagnon sourit et hocha la tête.

« Je suppose donc qu'Abiazov – dit Samson, reprenant la conversation interrompue – est aussi... »

Kholodny secoua soudain vigoureusement la tête pour lui faire signe de se taire et désigna du menton le passager ramassé en chemin. Mieux valait ne pas parler du service en présence d'oreilles étrangères.

« Le beau temps sera bientôt là, déclara Kholodny après une minute de silence. Tu vois, même la neige grise a presque déjà fondu. »

Il fronça alors les sourcils, comme frappé par une question méritant d'être éclaircie.

« Camarade, comment vous appelez-vous, demanda-t-il au nouveau passager.

– Moi ? Ivan Stepanytch.

– Et quel est votre métier ?

– J'étais gérant.  
– Gérant d'un domaine ?  
– Non, d'une boutique. Mais voilà deux ans que je suis sans travail. Depuis que la boutique a été incendiée.

– Et comment vivez-vous en ce cas ? demanda Samson en regardant Chpakevitch dans les yeux.

– Comme tout le monde ! Grâce à nos anciennes économies et à ce que nous produisons. Nous avons un potager, un bout de jardin.

– C'est bon, je vois, l'arrêta Kholodny. Et vous croyez en Dieu ?

– Pourquoi ça ? Parfois j'y crois, parfois non.

– Et que pensez-vous de Judas l'Isariote ?

– Du mal ! trancha Chpakevitch. Il a trahi le Seigneur !

– Voilà ! Tu entends ? » Kholodny s'était tourné vers Samson. « Il n'en est pas un qui ne pense comme lui. Pas un ! Et on voudrait lui élever un monument.

– Un monument à qui ? »

Chpakevitch ouvrait de grands yeux.

« À Judas.

– Et qui voudrait lui élever un monument ?

– Le camarade Trotski », répondit Kholodny.

L'ancien gérant secoua la tête, il voulut dire quelque chose mais les mots semblèrent se coincer dans sa gorge. Il toussa pour s'éclaircir la voix.

« Peut-être en sait-il plus que nous sur Judas ? prononça-t-il enfin d'un ton mal assuré. Moi, je n'en juge que d'après l'Écriture sainte.

– Il en sait plus, confirma Kholodny. Mais il faudrait d'abord préparer le peuple. Le peuple ne comprendra pas sans explication.

– Bah, on élève bien des monuments aux tsars sans rien expliquer, objecta Chpakevitch.

– On en élevait ! Il y avait des tsars pour élever des monuments à d'autres tsars. Désormais ça n'arrivera plus. »

Ils déposèrent Chpakevitch à l'entrée de sa cour. Samson lui rappela qu'il ne devait quitter Kiev sous aucun prétexte.

« Je ne suis pas suicidaire, répondit l'ancien gérant, docile. Ici, on a peur, mais sorti de la ville, faut bien dire, c'est la mort !

– Mieux vaut même ne pas sortir de sa cour ! conclut Kholodny dont la voix de baryton sonnait de manière tout à fait convaincante. À votre place, je ne sortirais pas du tout !

– Bien dit ! » approuva Chpakevitch.

Arrivés au bout de la rue Nekrassov, ils prirent à droite, débouchèrent dans la rue Lermontov et bientôt s'arrêtèrent devant la maison qu'ils cherchaient.

Le portail de la cour était clos, et derrière lui un chien sans race mais énorme se répandait en aboiements sonores.

« Eh ! Il y a quelqu'un ? » cria Samson en observant la vaste et élégante maison de bois aux volets peints en bleu.

Au bout d'une ou deux minutes, la porte de la demeure s'ouvrit et sur le seuil parut une jeune fille vêtue d'une longue jupe grise et couverte d'une veste d'astrakan jetée sur ses épaules.

Le chien tourna la tête vers elle et se tut. Dans le silence qui s'installait une voix douce et accueillante demanda : « Qui venez-vous voir ?

– Moïsseï Briskine est-il chez lui ? dit Samson.



– Papa est en ville. Il doit rentrer bientôt.  
– On peut entrer? Nous l’attendrions bien à l’intérieur, intervint Kholodny.

– Mieux vaut que vous restiez où vous êtes. Je ne pourrai pas retenir Charik. Il mord! »

Ils s’installèrent dans le fiacre stationné à côté du portail et se mirent à attendre. Le cocher afficha son mécontentement, mais n’ouvrit pas la bouche. Il se contenta d’adresser par deux fois un regard maussade à ses clients.

Le temps s’écoulait. Le crépuscule tombait. Des gens passaient dans la rue, parfois des chariots. Chacun rentrait chez soi, et Samson aspirait lui aussi à regagner son logis. Il entendit alors un bruyant froissement de tissu, comme si quelqu’un tirait le drap d’un lit. Puis l’écho sonore d’un choc contre du bois, comme celui d’un objet tombé sur le plancher, et aussitôt après un léger crissement métallique suivi d’un cri. Le cri de Nadejda.

Samson tressaillit, se leva d’un bond et sauta au bas de la voiture. Il sentit un frisson lui parcourir tout le corps, et le froid l’envahir. À présent, au lieu du cri de Nadejda il entendait ses pleurs. « Que se passe-t-il là-bas, à la maison? » pensa-t-il. La nervosité lui serrait les poignets comme des tenailles. Il n’entendait plus ni voix ni bruits étrangers, mais son agitation ne faisait que grandir. Il baissa les yeux sur ses mains, leva les poings vers son visage, ouvrit le droit, repoussa sa casquette de cuir et colla sa paume sur son oreille coupée.

« Que fais-tu? » cria Kholodny.

– Je ne me sens pas bien », répondit Samson.

Il s’approcha vivement du portail fermé, provoquant une nouvelle bordée d’abolements de la part du chien

de garde. Il recula de quelques pas et faillit tomber sous les roues d'un chariot qui passait auprès.

« Regarde où que tu mets les pieds, ivrogne ! » cria en se retournant le cocher à la large face barbue.

Kholodny descendit du fiacre et s'approcha de Samson.

« Tu ne serais pas malade ? lui demanda-t-il en examinant les yeux de son camarade. Le typhus peut-être... supposa-t-il à haute voix, et aussitôt il recula légèrement.

– Non, quel typhus ? répondit Samson. Les nerfs ! Et puis il commence à faire frisquet.

– C'est que c'est déjà le soir. La fraîcheur sort de partout dès que le soleil s'en va. »

Samson déboutonna machinalement la sangle du couvercle de son étui de revolver mais, ayant surpris le regard perplexe de Kholodny, l'agrafa à l'attache de cuivre.

On entendit un bruit de moteur se rapprocher. Tous deux se retournèrent, surpris. Pendant qu'ils circulaient dans Pouchtcha-Voditsa, ou qu'ils attendaient là, dans le fiacre, ils n'avaient pas vu passer une seule automobile.

Une élégante Ford-T noire, ressemblant à un luxueux briska sans cheval, s'arrêta devant la clôture de la maison de Briskine. Le chauffeur, muni de lunettes de protection, se tourna vers le passager qui alors descendit du véhicule. La portière de l'auto se referma avec un joli claquement sonore. La Ford-T recula, contourna le fiacre puis fit demi-tour et s'éloigna.

Samson quitta des yeux l'automobile et vit l'homme arrivé à son bord, un individu maigre en manteau et pantalon noir, glisser sa main derrière le portail et

ouvrir celui-ci de l'intérieur. Il eut même le temps d'entrer dans la cour avant que Samson s'élançe en criant : « Halte ! Vous êtes le citoyen Briskine ? »

L'homme se retourna.

« Que voulez-vous ? » demanda-t-il.

Le chien de garde accourut pour se placer entre son maître et le vantail.

« Nous sommes de la milice. Veuillez nous suivre ! » ordonna Samson.

Kholodny s'était approché lui aussi, du côté de la rue.

« Vous suivre où ? » répondit Briskine avec insolence. Je n'ai pas encore dîné.

– Allons-nous devoir employer la force ? rugit Kholodny. Voilà déjà deux heures que nous vous attendons ici !

– Mais de quoi s'agit-il, citoyens ? » Briskine s'avança d'un pas et se campa à côté du chien. « Que voulez-vous de moi ? »

– Nous vous l'expliquerons au commissariat, dit Samson.

– Vous vous exposez à des désagréments, déclara Briskine avec calme. Vous comprenez bien qu'on ne ramène pas chez eux en automobile de simples gens.

– Vous revenez du travail ? » La voix de Kholodny trahissait une soudaine circonspection. « Où êtes-vous employé ? »

– À la commission pour le fourrage.

– Ce sont bien vos cochons que le citoyen Chpakevitch a égorgés ? » demanda Samson d'un ton sévère, et de nouveau il entendit au loin les pleurs de Nadejda. Il esqua une moue douloureuse qui lui donna un air presque furibond.

«Chpakevitch? Quel Chpakevitch?» s'exclama Briskine en reculant d'un pas vers le perron.

Le chien se dressa aussitôt sur ses pattes et se mit à aboyer. Sans doute avait-il perçu des notes de peur dans la voix de son maître et compris que le danger n'était toujours pas passé.

«Éloignez ce chien et sortez!» commanda Samson avec rudesse.

Il ouvrit le couvercle de son étui de revolver et dégaina son arme.

«C'est bon, c'est bon!» Briskine avait levé la main en un geste d'apaisement. «Droujok! Suffit! cria-t-il au chien. J'espère que votre chef est à son bureau. Il aura tôt fait de régler ça. Et quant à vous, vous me ramènerez ici!»

Cette dernière phrase sonnait comme une menace.

«Je vais juste dire à ma fille que je pars avec vous», ajouta-t-il poliment. Et faute de réponse immédiate, il courut vers le perron.

«Dites-le aussi à votre femme! lui cria Kholodny dans son dos.

– Ma femme est au cimetière, répondit Briskine sans faire halte. Le typhus l'a emportée.»

Cinq minutes passèrent sans qu'il réapparût. Samson et Kholodny échangèrent un regard hésitant. Le chien qui les observait depuis la cour dressa soudain l'oreille et se tendit.

«Il va falloir abattre ce cabot», déclara Kholodny.

Mais à cet instant la porte de la maison s'ouvrit. Briskine, la bouche encore pleine, marcha jusqu'au portail. Il sentait le lard et l'oignon.

«Je ne pouvais tout de même pas aller en prison l'estomac vide, dit-il d'un ton mauvais en montant dans le fiacre.

– Pas en prison, au commissariat », corrigea Samson.

Et il entendit à l'intérieur de lui son propre estomac gargouiller, mécontent d'avoir faim. Comme s'il jalou-sait celui du prisonnier.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>  
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Traduit avec le concours du Centre national du livr

Titre original: *Samson i Nadejda* (2)

Copyright © 2023 by Diogenes Verlag AG Zürich

© 2023, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Le Cœur de Kiev* d'Andreï Kourkov  
a été réalisée en mars 2025  
par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 979-10-349-1088-5)

ISBN ePDF : 979-10-349-1090-8